

Paraître

Faire partie des vaincus a au moins un avantage. On n'y trouve pas ces accommodants et ces intrigants qui foisonnent dans les parages des vainqueurs, et rarement cette fièvre de paraître qui est une maladie mortelle pour l'être humain. Par nécessité, les hommes et les femmes que l'Histoire a reniés sont souvent obligés de se tenir à la pointe d'eux-mêmes.

*

La petite notoriété que m'ont valu les conférences et les livres m'a permis d'approcher quelques puissants de ce monde. j'ai le plus souvent accepté leur table et parfois leur conversation. Certains de mes amis s'étonnent en souriant de mes mauvaises fréquentations. Mais, en passant en fraude la ligne de démarcation, entre les châlits de Buchenwald, dans les carlingues au-dessus du delta, au creux des montagnes de Kabylie ou en prison, j'ai finalement croisé peu d'hommes de pouvoir au cours de mon existence.

Après avoir subi durant vingt ans les conséquences de leurs actes, j'étais curieux de connaître l'autre côté du miroir. J'imaginai déjà les affres de la décision, lorsque la vie vous place au cœur de l'Histoire...

La déception a été à la mesure de mon attente. Ils m'ont semblé assez ordinaires et pour la plupart infatués d'eux-mêmes. J'ai souvent constaté ce phénomène étrange, presque physique. Plus un être s'élève dans l'échelon du pouvoir, surtout lorsque la renommée s'en mêle, plus la satisfaction de lui-même tend à obscurcir son jugement. La médiatisation est une des plaies de notre époque. Sous la lumière, l'être humain se gonfle et s'épanouit. Il se nourrit du regard d'autrui plus que de lui-même. Le masque du pouvoir est sans doute le plus flatteur. Il est sûrement le plus trompeur.

*

Je me rappelle l'un de nos grands hommes d'État. Je tairai son nom parce que le sens de ce récit dépasse sa personne. Son directeur de cabinet m'avait transmis une invitation dans un grand restaurant. J'essayais d'imaginer ce qui pouvait motiver son désir de perdre deux heures en la compagnie d'un soldat perdu. Comme je ne trouvais aucune raison valable, j'ai accepté. Ma lointaine appartenance aux services secrets de l'armée allait-elle me valoir une mission délicate Je me voyais déjà reprendre du service.

Je l'ai retrouvé autour d'un déjeuner somptueux. Nous étions seuls. Mon hôte affectait une politesse appuyée, mais factice, trop fleurie pour être sincère. Il ignorait la véritable politesse, qui vient du cœur et s'intéresse à autrui. Je me suis rapidement tu. J'attendais qu'il aborde le sujet d'importance, encore mystérieux, qui justifiait son invitation.

J'ai mis de longues minutes à comprendre que l'objet notre repas, c'était lui. Pendant deux heures, l'homme d'Etat ne m'a parlé que de ce qu'il avait pensé, de ce qu'il avait dit, de ce qu'il avait fait, sur des sujets à propos desquels je n'avais pas la moindre compétence. Il avait tout compris, tout prévu, tout su. La vérité l'habitait, et son autosatisfaction était telle qu'il cherchait, ce jour-là, un nouveau

miroir pour contempler sa puissance. J'étais convoqué dans le rôle du courtisan qu'on appelle à la table du roi.

J'hésitai entre l'amusement et l'effroi. La presse vantait chaque matin le désintéressement de cet homme d'État et son dévouement au bien public. Pendant plusieurs années, il avait eu le pouvoir d'envoyer des soldats à la mort, d'approuver des actions clandestines, de signer des accords nucléaires ou monétaires engageant notre pays pour des décennies encore. Un vertige me saisissait en imaginant que, pendant un demi-siècle, des centaines de milliers d'hommes et de femmes étaient morts, pendant que s'étaient succédé au pouvoir une myriade de dirigeants à son image, aveuglés par eux-mêmes.

En deux heures, je n'ai pas prononcé plus de trois phrases. J'ai émis quelques soupirs, qui n'ont pas troublé mon hôte. Il a signé la note du restaurant avec un authentique sourire de contentement.

*

En le quittant, j'ai marché plusieurs heures le long des quais. J'avais froid malgré le soleil de printemps. La tristesse m'envahissait inexorablement. Sur les bancs, quelques hommes désœuvrés attendaient, ni sales ni miséreux, regardant l'eau qui s'écoulait, gagnés par l'oubli de soi auquel mène une vie sans horizon.

Une grappe de clochards faisaient la manche. En voyant leurs pieds enveloppés du linge sales, leur crasse, leurs joues ravinées, je revoyais la plaine de Thuringe, durant l'hiver 1944-1945, et le tunnel de Langenstein. J'avais été comme eux. Je devinais leur désarroi.

*

Je me rappelais l'histoire d'un autre homme politique que l'on m'avait rapportée. Traversant un jour, en limousine climatisée, les rues d'un pays particulièrement pauvre, il avait murmuré : « Quel bonheur de ne pas faire partie de l'humanité grouillante et misérable ».

Si j'avais été dans cette voiture, j'aurais ouvert la fenêtre pour laisser entrer l'air saturé de puanteur, car j'ai fait moi aussi partie de l'humanité grouillante et misérable qui se jette sur un chaudron d'eau sale pour calmer sa faim. J'ai avancé sous les coups de brutes et de droits communs reconvertis en kapos. J'ai oublié mon nom à force de souffrir. Mais dans cette misère, j'ai rencontré des êtres humains dont la grandeur était sans doute insoupçonnée à travers le carreau d'une limousine ou dans la dorure d'un bureau ministériel.

*

Je pensais à d'autres hommes que j'avais connus durant mon existence au ras du sol de l'histoire, puissants au sens fort du terme, grands par leur noblesse, leur don d'eux-mêmes, le sacrifice qu'ils avaient accompli, alors que certains savaient à peine écrire.

Des silhouettes marchaient à mes côtés, comme un peuple d'ombres. Ce couple de résistants du Sud-ouest qui m'avait accueilli un soir durant l'Occupation, elle douce et tremblante, lui inquiet, fort, d'un courage pur. Chaumelle ou Prudhomme, mes amis de Buchenwald, hommes simples mais d'une vérité sans artifice, partageant en secret leur ration avec leurs camarades. Mon compagnon de tunnel, brigand letton sans scrupule et pourtant capable de porter à bout de bras un jeune Français

inconnu, titubant, promis à une mort certaine. Eggerl, mon ordonnance au Vietnam, fauché par une rafale parce qu'il affrontait le feu au moindre de mes gestes. L'adjudant Bonnin, déchiqueté par le souffle de la mine, qui pensait encore à ses hommes.

Ils ont été les véritables puissants des mondes où j'ai vécu.

Je crains les êtres gonflés de certitudes. Ils me semblent tellement inconscients de la complexité des choses... Pour ma part, j'avance au milieu d'incertitudes. J'ai vécu trop d'épreuves pour me laisser prendre aux miroirs aux alouettes. J'arrive désormais à l'âge des modestes ambitions : se souvenir, transmettre, ne pas trop souffrir, assumer ses derniers devoirs, ne pas trop déchoir...

La vie est lourde, lente, parfois pesante. J'avance pas à pas, en craignant ceux qui, attirés par mon témoignage, croient trouver en moi des réponses à leur désarroi. J'ai admiré peu d'hommes dans ma vie et je ne me sens pas admirable. Mon destin est celui de quelques autres, qui sont tombés devant moi et dont je porte l'écho. Lorsque je reçois certaines correspondances de lecteurs, particulièrement belles, je les lis à mi-voix, dans la solitude de mon bureau, pour mes camarades qui ne sont plus là. Elles s'adressent aussi à eux.

*

La soif de paraître est une passion terrible qui détruit l'humanité dans l'homme. Elle est insatiable. Elle assèche la source intérieure. Vouloir s'extraire de la condition humaine est un leurre et un vertige... Je préfère ceux qui cherchent à s'élever, ce qui est tout autre chose. Leur chemin intérieur passe par la patience et le dénuement.

Si je dois rendre grâce d'une seule chose à la vie rude qui fut la mienne, c'est de m'avoir appris à considérer les hommes, quels qu'ils soient, sur le même plan. Sous l'écorce de l'apparence, on trouve un rien, une poussière, un grain de sable qui concentre tout l'humain.

in Les sentinelles du soir